

## CHAPITRE 1 : ADAM SMITH ET LA *RICHESSSE DES NATIONS*

Deux raisons principales expliquent pourquoi les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith<sup>1</sup>, dont la première édition date de 1776, ont été considérées comme le texte fondateur de la pensée économique classique.

La première tient à l'ampleur de l'ouvrage qui aborde de manière systématique l'ensemble des questions relatives à l'économie politique, telles qu'elles se présentent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette synthèse d'idées anciennes et nouvelles a largement contribué non seulement à son succès, puisque plusieurs éditions se sont succédées du vivant de Smith, mais aussi à en faire le livre de référence pour tous les économistes ultérieurs, aussi bien en Grande-Bretagne que sur le Continent.

La deuxième raison, qui n'est pas étrangère à la précédente, réside dans la quatrième partie de l'ouvrage. Smith y opère un regroupement des analyses antérieures aux siennes en deux principaux courants, qu'il qualifie respectivement de *système mercantile* et de *système de l'agriculture*, pour les critiquer en les renvoyant dos à dos. Au premier, rassemblant les analyses d'auteurs que nous rangeons aujourd'hui dans le courant *mercantiliste*, il reproche de confondre la richesse avec l'abondance des métaux précieux et de faire du commerce extérieur la seule source de l'enrichissement des nations. Au second, correspondant au courant *physiocratique*, il reproche de limiter la richesse nationale au seul produit de l'agriculture et de considérer la classe des artisans, des manufacturiers et des marchands, comme totalement stérile, c'est-à-dire comme non productrice de richesse. En procédant à cette synthèse critique, Smith parvient à mettre en valeur par contraste le bien-fondé de son propre système, tout en offrant des fondements méthodologiques et conceptuels pour de nouvelles réflexions.

L'originalité de l'approche analytique de Smith est clairement affirmée dès les premières lignes de la *Richesse des nations*.

---

<sup>1</sup> Adam Smith (1776), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, GF-Flammarion, 2 volumes, 1991.

Le Travail annuel d'une nation est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie ; et ces choses sont toujours ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit [1776, I, p. 65].

La richesse d'une nation se compose donc de l'ensemble des objets utiles aux hommes, produits par le travail et consommés au cours d'un cycle annuel. Comme ce flux de richesse est plus ou moins grand selon la proportion existant entre le nombre des consommateurs et la quantité de richesse produite annuellement, il en résulte que, d'une année sur l'autre, cette proportion peut varier selon « l'habileté, la dextérité et l'intelligence » des travailleurs et selon « la proportion entre le nombre de ceux qui sont occupés à un travail utile et le nombre de ceux qui ne le sont pas » [*Ibid.*].

En effet, plus la productivité du travail est importante et plus la quantité de richesse produite augmente pour un même nombre de consommateurs. De même, plus le nombre de travailleurs producteurs de richesses par rapport aux non-productifs est élevé, plus le flux de richesse s'accroît. Smith précise cependant que « le nombre des travailleurs utiles et productifs est partout en proportion de la quantité de capital employé à les mettre en oeuvre, et de la manière particulière dont ce capital est employé » [*Ibid.*, p. 66]. Dissociés pour des raisons de commodité d'exposition, la *productivité* du travail et le *capital* sont des notions étroitement complémentaires et donc essentielles pour comprendre la logique du système smithien qui repose sur une approche particulière des causes et des conséquences de la *division du travail*.

## **1. La division du travail**

La principale cause de la richesse des nations, selon Smith, est l'accroissement de la productivité du travail engendré par la division du travail. Pour en décrire les effets il développe son célèbre exemple de la manufacture d'épingles dans lequel « l'important travail de faire une épingle est divisé en dix-huit opérations distinctes » [*Ibid.*, p. 72]. Différentes raisons viennent expliquer les effets bénéfiques engendrés par la division du travail. Tout d'abord, la décomposition des tâches en opérations simples et répétitives conduit l'ouvrier à acquérir une très grande habileté et donc à augmenter sa production. Ensuite, la spécialisation permet d'économiser le temps généralement perdu pour passer d'une opération à une autre. Enfin, la simplification des tâches rend possible l'emploi de machines destinées à faciliter et à

abréger le travail. Ces trois circonstances, en augmentant les rendements, contribuent, d'une part, « à la séparation des divers emplois et métiers » et, d'autre part, « à cette opulence générale qui se répand jusque dans les dernières classes du peuple » [*Ibid.*, pp. 73 et 77].

Cet exemple de la manufacture d'épingles, qui a fait en partie le succès de Smith, n'a pourtant rien d'original puisqu'il est largement inspiré de l'article « Epingle » de l'*Encyclopédie*. De même, le phénomène de division du travail a été commenté par plusieurs auteurs antérieurs, depuis Platon dans l'Antiquité jusqu'à Hutcheson ou Boisguilbert au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'élément nouveau, apporté par la *Richesse des nations*, réside dans le renversement de perspective que Smith introduit.

En effet, contrairement à ses prédécesseurs, il n'associe pas la division du travail à la nécessité de répondre à des besoins spécifiques. L'analyse détaillée des différentes étapes de l'élaboration d'un objet aussi simple qu'une épingle lui permet de montrer que la séparation des métiers répond en fait à une logique de mise en oeuvre et de réalisation de la production. Il en résulte que la division du travail et l'organisation de la société se présentent comme deux phénomènes concomitants. Smith écarte également l'idée selon laquelle la division du travail serait la conséquence d'une sorte d'inégalité naturelle entre les hommes. « Dans la réalité, nous dit Smith, les aptitudes si différentes qui semblent distinguer les hommes de diverses professions, ne sont pas tant la cause que l'effet de la division du travail » [*Ibid.*, p. 83]. A ces différences issues de la division du travail, Smith ajoute celles engendrées par l'habitude et par l'éducation, confirmant ainsi que la division du travail est bien l'expression de l'organisation des hommes en société. Cependant, si la division du travail ne relève ni de la diversité des besoins humains ni de l'inégalité des talents et des aptitudes des hommes, quelle peut être son origine ?

Pour Smith, « cette *division du travail* [...] est la conséquence nécessaire, quoique lente et graduelle, d'un certain penchant naturel à tous les hommes qui [...] les porte à trafiquer, à faire des trocs et des échanges d'une chose pour une autre » [*Ibid.*, p. 81]. Cette propension à échanger, dont Smith précise qu'elle n'est pas « un des premiers principes de la nature humaine » mais « une conséquence de l'usage de la raison et de la parole », explique pourquoi l'homme est bien un animal social. Il insiste d'ailleurs longuement sur la spécificité de cette faculté humaine pour justifier que, à l'inverse des animaux, « l'homme a presque

continuellement besoin du secours de ses semblables » [*Ibid.*, p. 82]. En d'autres termes, l'existence de la société ne s'explique ni par une pseudo-sociabilité naturelle des hommes ni par un contrat social, mais par une nécessaire dépendance mutuelle des intérêts individuels. « Ce n'est pas, nous dit Smith, de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts » [*Ibid.*].

Smith reprend ainsi en partie à son compte l'idée développée par B. Mandeville<sup>2</sup> selon laquelle les vices privés font le bien public, car « tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il [l'individu] travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler », et « en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions » [1776, II, p.43]. Cependant, à l'inverse de Mandeville, Smith ne justifie pas la recherche de l'intérêt individuel par un argument d'ordre moral, mais par un argument économique. En effet, c'est l'échange qui explique pourquoi les individus recherchent leur intérêt personnel, et non l'inverse. La cohérence de la société repose donc sur un comportement neutre du point de vue moral dans la mesure où seul l'échange est pris en compte et non les bonnes ou mauvaises intentions des échangistes.

Dans cette perspective, contrairement à l'interprétation ultérieure de certains économistes libéraux, le concept de *main invisible* n'a pas pour fonction de justifier la réduction de l'intérêt collectif à la somme des intérêts individuels et, par voie de conséquence, la condamnation de toute intervention économique de l'Etat. Ce concept traduit simplement l'idée que la recherche des intérêts individuels n'entre pas a priori en contradiction avec l'intérêt général de la société.

Dès lors que les individus spécialisés coordonnent leurs activités respectives par le biais de l'échange, ce dernier devient le mode d'organisation économique de la société. « La division du travail une fois généralement établie, nous dit Smith, chaque homme ne produit plus par son travail que de quoi satisfaire une très petite partie de ses besoins. La plus grande partie ne peut être satisfaite que par l'échange du surplus de ce produit qui excède sa consommation, contre un pareil surplus du travail des autres. Ainsi, chaque homme subsiste

---

<sup>2</sup> Bernard Mandeville (1714), *La fable des abeilles ou les vices privés font le bien public*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1998.

d'échanges et devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante » [1776, I, p.91].

Cette société commerçante repose sur une séparation entre production et consommation impliquant que les objets possèdent deux qualités qui les transforment en *marchandises*. La première est l'utilité : les marchandises servent à satisfaire des besoins. La deuxième est de permettre l'acquisition d'autres objets de consommation. Cette double qualité des marchandises conduit Smith à introduire une distinction entre *valeur d'usage* et *valeur d'échange*. Pour lui, le mot valeur a deux significations différentes : « quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'acheter d'autres marchandises ». Il propose donc d'appeler « l'une, valeur en usage, et l'autre, valeur en échange » [*Ibid.*, p. 96].

Cette distinction sert de support à une autre notion fondamentale de la pensée classique : celle de surplus ou de *surproduit*. En effet, comme l'indique Smith, les individus échangent leur surplus, c'est-à-dire ce qui reste de leur production une fois qu'ils ont pourvu à leur propre consommation. Or la caractéristique première de ce surplus est de n'être d'aucune utilité pour eux et donc d'avoir une valeur d'usage très faible, voire nulle. En revanche, comme ce surplus a une valeur d'usage élevée pour celui qui n'en dispose pas, il acquiert par là même une valeur d'échange pour son propriétaire. C'est cette valeur d'échange qui va d'ailleurs lui permettre de se procurer les autres marchandises dont il a besoin.

Comme la valeur d'usage est *objective*, en ce sens qu'elle est propre aux objets, indépendamment des goûts subjectifs des individus, elle ne pose aucun problème analytique particulier. Au contraire, la détermination de la valeur d'échange devient la question essentielle pour expliquer la reproduction de l'ensemble de l'activité économique. En effet, selon le niveau des prix, les producteurs seront ou non en situation d'écouler leur surplus et donc de renouveler leur production.

## **2. La théorie de la valeur**

Pour éclaircir les principes qui déterminent la valeur d'échange des marchandises, Smith se propose d'établir tout d'abord « quelle est la véritable mesure de cette *valeur échangeable*, ou en quoi consiste le *prix réel* des marchandises », ensuite « quelles sont les

différentes parties intégrantes qui composent ce *prix réel* » et enfin « quelles sont les causes qui empêchent que le *prix de marché*, c'est-à-dire le prix actuel des marchandises, ne coïncide exactement avec ce qu'on peut appeler leur *prix naturel* » [*Ibid.*, p. 97]. Nous suivrons donc la démarche de Smith en abordant successivement chacun de ces points.

#### a) *La mesure de la valeur*

Smith fonde sa théorie de la valeur d'échange sur le travail puisqu'il considère que « la *valeur* d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et qui n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de *travail* que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander » [*Ibid.*, p.100]. Il en déduit que « le *travail* est donc la mesure réelle de la *valeur échangeable* de toute marchandise ». Une telle affirmation peut surprendre dans la mesure où il serait plus simple d'évaluer les marchandises en monnaie. Smith écarte cependant une telle solution parce qu'il assimile la monnaie aux métaux précieux qui la composent ; ce qui le conduit à considérer que « l'or et l'argent, comme toute autre marchandise, varient dans leur valeur » [*Ibid.*, p. 101]. Soulevant ainsi le problème de la mesure de la valeur, Smith ouvre le débat théorique fondamental qui occupera les économistes jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sa solution repose sur l'idée que chaque individu doit travailler pour se procurer les produits dont il a besoin. Or, nous dit Smith, « quelle que soit la quantité de denrées qu'il reçoive en récompense de son travail, le prix qu'il paye est toujours le même ». Ainsi, lorsqu'une même dépense de travail permet d'acheter « tantôt une plus grande, tantôt une moindre quantité de ces denrées, [...] c'est la valeur de celles-ci qui varie, et non celle du travail qui les achète » [*Ibid.*, p. 102]. En effet, comme les dépenses occasionnées par l'activité de production sont indépendantes du fait que les produits sont plus ou moins recherchés, Smith peut considérer que le travail nécessaire pour produire une marchandise reste le même quel que soit le prix de cette marchandise. Il en conclut que « le travail, ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir, dans tous les temps et dans tous les lieux, à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises » [*Ibid.*].

La notion de *travail commandé* traduit simplement le fait que Smith ne raisonne pas en termes de quantités physiques de travail mais en termes de *travail salarié*, c'est-à-dire de

quantités de travail préalablement homogénéisées par le salaire. La valeur des marchandises se mesure donc par la quantité de travail salarié qu'elles permettent d'acheter et non par la quantité de travail qu'elles contiennent.

La réponse apportée par Smith à la question de la mesure de la valeur donnera lieu à des interprétations différentes qui animeront les débats au sein du courant classique, mais aussi entre les auteurs classiques et leurs opposants. Cette question reste toutefois chez Smith relativement secondaire puisqu'elle a simplement pour objet de justifier la mise à l'écart de la monnaie et de conduire à la question essentielle de la *détermination* des prix.

### ***b) La théorie des composantes***

Pour A. Smith, le principe de détermination des prix n'est pas indépendant du mode d'organisation économique de la société. Il distingue ainsi, schématiquement, trois situations différentes. Tout d'abord, celle qui correspond à « ce premier état informe de la société » qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol. « Dans cet état de choses, écrit-il, le produit du travail appartient tout entier au travailleur, et la quantité de travail communément employée à acquérir ou à produire un objet échangeable est la seule circonstance qui puisse régler la quantité de travail que cet objet devra communément acheter, commander ou obtenir en échange » [*Ibid.*, p. 118]. On retrouve ici le principe du travail commandé qui permet à Smith de montrer que la valeur d'échange de deux marchandises dépend uniquement du rapport d'échange entre les deux quantités de travail différentes qui ont permis de les produire.

La seconde situation envisagée par Smith est celle qui suit immédiatement l'introduction des capitaux dans la production. « Aussitôt qu'il y aura des capitaux accumulés dans les mains de quelques particuliers, certains d'entre eux emploieront naturellement ces capitaux à mettre en oeuvre des gens industriels auxquels ils fourniront des matériaux et des substances, afin de faire un profit sur la vente de leurs produits » [*Ibid.*]. La prise en compte des capitaux a pour conséquence d'introduire une séparation entre ceux qui travaillent et ceux qui fournissent les moyens de production et de subsistance. Cette nouvelle forme d'organisation de la production peut être qualifiée de *division sociale du travail* dans la mesure où elle se traduit par l'émergence de deux classes sociales : les salariés et les capitalistes. Dans ce cas, la valeur ne peut plus être déterminée par la seule rémunération du

travail, elle doit laisser également une part au profit pour rémunérer le capital avancé dans la production. Smith considère que les profits sont « d'une nature absolument différente des salaires », qu'ils n'ont rien à voir avec la rémunération d'un « prétendu travail d'inspection et de direction », mais qu'ils « se règlent en entier sur la valeur du capital employé » [*Ibid.*]. Contrairement à ses prédécesseurs, qui ne différenciaient pas toujours le profit du salaire, Smith fait du profit le revenu du capital et le distingue du salaire par son mode de détermination. Le profit figure comme composante supplémentaire du prix des marchandises puisqu'il faut désormais pour produire non seulement du travail, mais aussi du capital.

Enfin, la troisième situation distinguée par Smith est celle où toutes les terres sont appropriées. Dans ce cas, celui qui travaille la terre doit céder « au propriétaire du sol une portion de ce qu'il recueille ou de ce qu'il produit par son travail ». Et Smith précise que « cette portion constitue la rente de la terre et, dans le prix de la plupart des marchandises, elle forme une troisième partie constituante » [*Ibid.*, p. 120].

La théorie de la valeur retenue par A. Smith est ainsi une *théorie des composantes* où le prix de chaque marchandise se résout en une somme de salaires, de profits et de rentes. Il en résulte que la détermination de la valeur passe par celle de ses composantes. La valeur d'une marchandise sera plus ou moins élevée suivant le taux de rémunération du travail, du capital et de la propriété foncière. Smith considère que selon les époques, les lieux et le niveau de développement des sociétés, il existe un *taux moyen* de rémunération pour chacune des composantes du prix qu'il qualifie de *taux naturel*. Cette notion de taux naturel de salaire, de profit et de rente lui permet de définir le *prix naturel* qu'il oppose au *prix de marché*.

### ***c) La distinction prix naturel - prix de marché***

Smith pose que si le prix d'une marchandise est juste « ce qu'il faut pour payer, suivant leurs *taux naturels*, et le fermage de la terre, et les salaires du travail, et les profits du capital employé à produire cette denrée, la préparer et la conduire au marché, alors cette marchandise est vendue ce qu'on peut appeler *son prix naturel* » ; et il ajoute qu'elle est ainsi vendue « ce qu'elle vaut ou ce qu'elle coûte réellement à celui qui la porte au marché » [*Ibid.*, p. 125].

Ce prix naturel présente deux caractéristiques importantes. D'une part, il s'agit d'un prix qui se détermine uniquement dans le cadre de la production. D'autre part, il est le plus

bas prix possible assurant au producteur à la fois la récupération de ses avances et un taux naturel de profit. Ce prix est donc celui qui met le producteur en état de renouveler son activité. Cependant, ce prix n'a aucune raison d'être celui auquel la marchandise se vend réellement sur le marché.

Smith note en effet que le fonctionnement du marché donne naissance à un autre prix, le *prix de marché*. Celui-ci, dit-il, « est déterminé par la proportion entre la quantité de cette marchandise existant actuellement au marché, et les demandes de ceux qui sont disposés à en payer le prix naturel ». Il propose d'ailleurs de donner à ces demandes le nom de *demandes effectives*, puisqu'elles sont suffisantes « pour attirer effectivement la marchandise au marché » [*Ibid.*, p. 126].

Cette notion de demande effective est importante pour Smith qui prend la précaution de la distinguer de la *demande absolue* à travers l'exemple suivant : « Un homme pauvre peut bien, dans un certain sens, faire la demande d'un carrosse à six chevaux, c'est-à-dire qu'il voudrait l'avoir ; mais sa demande n'est pas une demande *effective*, capable de faire jamais arriver cette marchandise au marché pour le satisfaire » [*Ibid.*].

Plus généralement, la référence à deux concepts de prix obéissant à des logiques différentes n'a de signification qu'à la condition de supposer que la production et le marché ne se déroulent pas de manière simultanée. Telle est bien la perspective retenue par Smith qui considère que le fonctionnement de l'activité économique se décompose en périodes comprenant chacune deux phases logiquement articulées : une première phase d'*avances*, dans laquelle les producteurs mettent en oeuvre leurs plans de production, puis une seconde phase de *reprises*, au cours de laquelle les producteurs vendent sur le marché leur production pour récupérer leurs avances majorées d'un profit.

Dans ce processus, le prix de marché se fixe uniquement au cours de la phase des reprises selon le principe suivant : lorsque la production est égale à la demande effective, les prix de marché et les prix naturels coïncident ou, plus exactement, ce sont les prix naturels qui se réalisent sur le marché ; mais lorsque, pour une raison quelconque, la demande effective diffère de la production, seuls les prix de marché se modifient de manière à ce que la demande absorbe la totalité de la production offerte. Dans le cas où la demande effective est supérieure à la production disponible sur le marché, une partie des demandeurs sera prête à offrir un prix

supérieur. Il s'établit alors une « concurrence » entre les demandeurs qui implique que « le *prix de marché* s'élèvera plus ou moins au-dessus du *prix naturel* » [*Ibid.*, p. 127]. Au contraire, lorsque la demande effective est inférieure à l'offre, il est nécessaire qu'une demande supplémentaire apparaisse pour que l'ensemble de la production puisse être vendu. Dans ce cas, « le *prix de marché* tombera alors plus ou moins au-dessous du *prix naturel* » [*Ibid.*].

En somme, le prix de marché se détermine toujours par rapport au prix naturel, qui reste fixe. Aussi, est-il nécessaire que la détermination du prix naturel soit indépendante des forces du marché. La question de la répartition devient alors cruciale.

### **3. La répartition des revenus**

La cohérence de la théorie de la valeur de Smith repose sur la nécessité d'une détermination des taux naturels de salaire, de profit et de rente indépendamment des prix et sur la validité du processus d'ajustement des prix de marché aux prix naturels. Or, sur ces deux points l'analyse de Smith présente de nombreuses ambiguïtés.

#### ***a) Salaires, profit et rente***

La théorie des composantes soumet la détermination du prix naturel à celle des différents revenus qui le composent. Il convient donc de préciser comment Smith détermine le salaire, le profit et la rente.

S'agissant du *taux de salaire* tout d'abord, A. Smith considère qu'il existe un antagonisme entre les ouvriers qui « désirent gagner le plus possible » et les capitalistes qui souhaitent « donner le moins qu'ils peuvent » [*Ibid.*, p. 137]. Il constate que l'affrontement entre ouvriers et capitalistes tourne le plus souvent à l'avantage de ces derniers et que cela a pour effet de maintenir le taux courant des salaires à son niveau le plus bas qui peut ainsi être considéré comme le *taux naturel*. Ce taux minimum est celui qui doit assurer à l'ouvrier non seulement sa propre subsistance, mais aussi celle de sa famille, sinon « la race de ces ouvriers ne pourrait pas durer au-delà de la première génération » [*Ibid.*, p. 139].

En ce qui concerne la détermination du *taux de profit*, A. Smith développe un raisonnement fondé sur la concurrence des capitaux. « Quand, dit-il, les capitaux de beaucoup de riches commerçants sont versés dans un même genre de commerce, leur concurrence

mutuelle tend naturellement à en faire baisser les profits, et quand les capitaux se sont pareillement grossis dans tous les différents commerces établis dans la société, la même concurrence doit produire le même effet sur tous » [*Ibid.*, p. 161]. Un tel raisonnement pose cependant deux problèmes. D'une part, les mécanismes de la concurrence ne peuvent, logiquement, conduire qu'à la détermination d'un taux de profit courant (ou de marché) et non d'un taux naturel. D'autre part, ce raisonnement suppose la connaissance du taux naturel de profit puisque ce sont justement les écarts entre les taux de marché et le taux naturel qui sont à l'origine des processus concurrentiels. A l'inverse du travail, pour lequel la référence au salaire minimum assure la détermination du taux naturel de salaire, rien d'équivalent n'est proposé par Smith pour ce qui est du profit, si ce n'est le recours au taux d'intérêt. « Les progrès de l'intérêt, écrit-il, peuvent nous donner une idée du profit du capital » [*Ibid.*, p. 162]. Mais rien n'est résolu, car Smith ne fait que déplacer le problème du marché des biens à celui des capitaux ou de l'argent, sans offrir de véritable solution.

Une difficulté identique se présente pour la détermination de la *rente*, que Smith définit comme « le prix payé pour l'usage de la terre » et analyse comme « un *prix de monopole* » : car il est en proportion « de ce que le fermier peut consentir à donner » [*Ibid.*, p. 222]. Défini en ces termes, le revenu des propriétaires fonciers est une *rente absolue*, dont le montant est déterminé par la demande, c'est-à-dire là encore par le marché. Dès lors, il devient difficile de concevoir l'idée d'un taux naturel de rente. La détermination d'un tel taux se heurte chez Smith à la même difficulté que celle du taux naturel de profit, ce qui a pour conséquence fâcheuse d'invalider sa théorie des composantes. Cela va rendre en outre problématique le processus d'ajustement des prix de marché aux prix naturels.

### ***b) Gravitation et concurrence***

Le jeu de l'offre et de la demande, tel que le décrit A. Smith, est différent de celui auquel on se réfère aujourd'hui. D'une part, il ne repose pas sur un comportement rationnel de l'individu, ce qui implique que la demande et l'offre ne sont jamais représentées par des courbes préexistantes à la formation des prix. D'autre part, les variations de l'offre et de la demande se réalisent selon un processus séquentiel puisque les phases d'avances et de reprises ne sont pas simultanées. Il en résulte, chez Smith, une concurrence à deux phases.

Au cours de la phase du marché, la concurrence entre les acheteurs et les producteurs fixe le prix de marché à un niveau qui assure l'écoulement intégral des quantités offertes. Smith considère qu'il ne saurait y avoir de déficits d'écoulement pour les producteurs, mais uniquement des décalages entre prix de marché et prix naturels.

Ces décalages affectent la concurrence dans la phase suivante, qui est une phase de production. Les propriétaires, salariés ou entrepreneurs qui n'ont pu récupérer leurs revenus à leur taux naturel vont transférer leur terre, leur travail ou leurs capitaux dans d'autres activités où le prix de marché est au moins égal au prix naturel. Ces transferts vont induire des modifications des niveaux de production, entraînant une réduction de l'écart entre prix de marché et prix naturel. « Le *prix naturel*, écrit Smith, est donc, pour ainsi dire, le point central vers lequel gravitent continuellement les prix de toutes les marchandises » [*Ibid.*, p. 128].

Cependant, la convergence des prix de marché vers les prix naturels affecte nécessairement la production puisque les transferts de capitaux, de travail et éventuellement de terre, que ce mécanisme engendre, ne peuvent provoquer un déplacement de la demande effective que s'ils se traduisent par une modification des conditions de production des marchandises et donc de leurs prix naturels. Or ce mécanisme, en apparence très simple, que retiendront partiellement ou totalement les auteurs classiques postérieurs, pose un délicat problème.

Le processus de gravitation tel que le décrit Smith reste en effet indéterminé pour deux raisons. D'une part, il s'effectue par une oscillation du prix de marché autour d'un prix naturel dont la détermination des composantes (salaire, profit, rente) obéit également, au moins pour partie, aux lois du marché. D'autre part, en agissant sur la phase de production, ce mécanisme provoque une modification des prix naturels, qui ne peuvent plus dès lors être considérés comme des centres de gravité.

Les ambiguïtés de la théorie des prix de Smith sont à l'origine des modifications que les économistes classiques apporteront à sa théorie de la valeur. Toutefois, ces résultats ne remettent pas en cause le rôle que Smith attribue à l'accumulation du capital dans le développement économique.

#### **4. L'accumulation des capitaux**

A. Smith explique le développement de la richesse des nations par l'augmentation de la productivité du travail, mais aussi par la proportion entre travailleurs productifs et travailleurs non productifs. Si la première cause trouve son origine dans la division du travail, en revanche la seconde renvoie au rôle du capital.

**a) *La distinction capital - revenu***

La notion de capital n'est pas liée à la nature ni à la qualité intrinsèque de certains biens, mais à la manière dont ces biens sont utilisés. Smith considère en effet que le fonds accumulé que possède une nation se décompose en trois parties. La première est « cette *portion réservée pour servir immédiatement à la consommation*, et dont le caractère distinctif est de ne point rapporter de revenu ou de profit » [*Ibid.*, p. 360]. La seconde est « le *capital fixe*, dont le caractère distinctif est de rapporter un revenu ou profit sans changer de maître » [*Ibid.*, p. 361]. La troisième est le « *capital circulant*, dont le caractère distinctif est de ne rapporter de revenu qu'en circulant ou changeant de maître » [*Ibid.*, p. 362]. Cette classification repose sur deux critères : la destination du produit et la production ou non d'un revenu. Ce n'est donc pas la distinction entre capital fixe et capital circulant qui est importante, mais bien l'opposition entre consommation et production ou entre revenu et capital. Smith précise cette opposition en distinguant le revenu brut du revenu net. « Le revenu brut, écrit-il, comprend la masse totale du produit annuel de la terre et du travail ». Le revenu net au contraire est ce qui reste de ce total « déduction faite de ce qu'il faut pour entretenir premièrement le capital fixe, secondement le capital circulant » ; c'est aussi ce que les individus « peuvent placer, sans empiéter sur leur capital, dans leur fonds de consommation, c'est-à-dire ce qu'ils peuvent dépenser pour leurs subsistance, commodités et amusements » [*Ibid.*, p. 368].

Le revenu net désigne donc le surplus ou le *surproduit* de l'économie ; c'est-à-dire la partie restante de la production totale une fois remplacé le capital. L'existence d'un surproduit garantit que la reproduction de l'économie est assurée, mais surtout que la nation s'enrichit. La poursuite du développement de l'économie dépend donc de la manière dont le revenu est dépensé. Smith analyse ce phénomène en établissant une distinction, entre travail productif et travail improductif, qui occupera une place essentielle dans la pensée économique classique.

**b) *Travail productif et travail improductif***

La distinction retenue par Smith, entre les travailleurs productifs et ceux qui ne le sont pas, ne repose pas sur la nature du travail réalisé, mais sur l'existence ou non d'une contribution à la production du revenu de la nation. Comme le travail productif est celui qui assure le renouvellement de la production et la formation du revenu ou du surproduit de l'économie, il en résulte que le seul travail qui soit productif est celui qui, en s'échangeant contre du capital, rapporte un revenu. Au contraire, « les travailleurs non productifs et les gens qui ne travaillent pas du tout sont tous entretenus par un revenu » [*Ibid.*, p. 419]. Il apparaît ainsi que l'analyse de Smith établit que seul le capital est productif.

Ce résultat est paradoxal pour une théorie qui attribue au travail l'origine de la richesse. Il se trouve confirmé dans les pages que Smith consacre au rôle de l'accumulation du capital. En effet, l'enrichissement de la nation implique un accroissement du capital qui ne peut s'obtenir qu'au détriment du revenu, étant donné que « tout ce qu'une personne épargne sur son revenu, elle l'ajoute à son capital » [*Ibid.*, p. 425].

Dans le problème du renouvellement et de l'accroissement du capital, l'épargne, qui seule autorise un développement du travail productif au détriment du travail non productif, joue en effet un rôle crucial. « Quelques gains que fasse l'industrie, écrit Smith, sans l'économie qui les épargne et les amasse, le capital ne serait jamais plus grand » [*Ibid.*]. L'épargne ne saurait donc contrarier la reproduction. Le partage entre épargne et consommation s'effectue lors de la réalisation des avances puisque l'épargne est pour A. Smith synonyme d'investissement. La simultanéité de l'épargne et de l'investissement est cohérente avec le rôle de simple intermédiaire des échanges que Smith attribue à la monnaie. Elle renforce en outre son argument en faveur d'une utilisation productive du surproduit de l'économie. En effet, la croissance économique repose sur l'accumulation du capital, c'est-à-dire sur la transformation du revenu en capital.

## **Conclusion**

En mettant l'accent sur la division du travail et la reproduction des richesses à travers une analyse de la valeur et de la répartition, Smith élabore les principaux concepts de la pensée économique classique. Cependant, les nombreuses ambiguïtés de sa théorie des prix et de la répartition vont ouvrir un débat dans lequel l'autorité de l'auteur de la *Richesse des nations* sera invoquée, souvent de manière contradictoire, par l'ensemble des économistes

classiques. Ce débat, qui se développe au cours des années 1815-1825, explique toute la diversité de la pensée économique classique.